

# Pecheur d'Islande

## > Cahier de mise en scène

**Aurélien Demey**, assistant à la mise en scène  
Notes des répétitions, 30 juin – 31 juillet 2015



### TRAVAIL À LA TABLE, 30 JUIN 2015

Antoine Cordier/**Yann Gaos**  
Sandra Basso/**Gaud Mével**  
Olivier Dhénin  
Aurélien Demey

### SCÈNE 4 : RESSOUVENANCE / NOCES

Rencontre de Yann et Gaud. Culpabilité de Gaud qui empêche Yann d'aller pêcher.

Gêne partagée, les 2 personnages se rapprochent peu à peu, se raccrochent à des souvenirs communs, des moments vécus ensemble, même si lointains.

Fin du dialogue : immense déclaration de Yann : « *Il n'y a que vous dans Paimpol pour m'avoir fait manquer cet appareillage ; non, pour aucune autre, Mademoiselle Mével* »

Cette scène sera leur plus beau souvenir.

### SCÈNE 6 : LA RUPTURE

Scène pivot, retournement atroce. Justifie les 2 ans d'attente.

Dans cette scène, Yann, très fier, méprise Gaud. Il n'assume pas ses sentiments pour elle, même si au fond il l'aime. Il refuse de se marier à elle par fierté.

Il commence par se braquer, reste toujours très distant, répond par, des phrases « guillotines » très courtes et très cassante : « *Non. Rien. De reproches je n'en ai point à vous faire* »

Il emploie exceptionnellement le prénom *Margaud*, ce qui le rend toujours plus distant.

Il s'efforce à montrer cette distance en invoquant leurs différentes classes sociales

Malgré cela, Gaud lui redis son désespoir et combien elle l'aime.

### SCÈNE 11 : LE RETOUR

Yann revient vers Gaud, et très gêné, la demande en mariage. Mais maintenant c'est Gaud qui est pauvre et hésite.

Yann cite par cœur des phrases qu'elle lui avait dit lors de leur rencontre, preuve qu'elle n'a pas quitté ses pensées pendant 2 ans.

### SCÈNE 12 : LES ADIEUX

Lecture

TRAVAIL À LA TABLE, 2 JUILLET 2015

Antoine Cordier/**Yann Gaos**  
Sandra Basso/**Gaud Mével**  
Olivia Lauret/**Marie Gaos**  
Olivier Dhénin  
Aurélien Demey

En général : La pièce est rythmée par le départ et le retour des pêcheurs d'Islande.

SCÈNE 4 : RESSOUVENANCES : NOCES

Il s'agit d'un souvenir dans le souvenir Première extase, bonheur d'avoir déjà vécu des instants en commun. Scène de bal mais surtout scène de rencontre. Très proche de la scène de rencontre de la Princesse de Clèves. Tout le monde attend qu'ils soient ensemble, le public ne doit avoir aucun doute qu'ils sont destinés l'un à l'autre. Les personnages le savent aussi « vous **savez**, il n'y a que vous dans Paimpol... » Mais il s'agit d'un amour tellement haut, unique, puissant qu'il ne peut fonctionner. Il est voué à l'échec, mais d'une intensité fulgurante.

Il faut dans cette scène, rendre les personnages très grand, ce qu'ils ne sont pas de prime abord.

SCÈNE 6 : LA RUPTURE

SCÈNE 11 : LE RETOUR

Scène dans laquelle les personnages sont dans l'espoir. Ils vont être heureux, ça y est, c'est beau. Gaud est choquée par la demande de Yann qui est inespérée, et lui a dû faire d'immenses efforts d'humilité pour faire sa demande. Les répliques de Yann et Gaud sont très serrées et enchaînées très fluidement, tuilées, comme si une voix unique parlait en continu. Signe d'un union, d'une fusion entre les personnages. On sent que Yann veut protéger Gaud.

## NOTES DES RÉPÉTITIONS AU PLATEAU PAR SCÈNE

### SCÈNE 1 : LE LIVRE

*Yvonne Moan*

Dans ce monologue, Yvonne plante un décors, très loin.

Marjorie entre au premier couloir, en même temps que les 3 pleureuses. Quand elle parle du bateau, on doit entendre comme si elle parlait d'un monstre. « *Il était très ancien* », grande fierté « *Le prêtre [...] faisait les gestes qui bénissent* », elle même n'y croit pas, elle se sent loin de tout cela. « *Enfants , mariages , naissances...* » on doit sentir comme une douceur qui flotte, mais il ne faut pas être trop maternel.

On ne doit pas voir la mère, mais celle qui sait qu'il y aura d'autres enfants à venir, et des sacrifices encore et encore. « *les heureux, pour qui la saison ... et les autres...* »

Elle montre le public, deux directions différentes, et deux hauteurs différentes. Elle ne doit pas cacher son visage en tendant le bras. Après « *les autres ...* », elle met sa main derrière elle, puis elle ramène lentement sa main vers l'avant sur « *le saint sacrement, suivi d'une procession...* ».

À « *passage* », sa main est tendue devant elle, et sa main descend lentement sur « *le prêtre, s'arrêtant devant chacun d'eux...* ».

À la fin, Yvonne recule et les panneaux descendent.

### SCÈNE 4 : RESSOUVENANCES : NOCES

*Gaud Mével, Yann Gaos, Yvonne Moan, Sylvestre Moan, Marie Gaos*

Rencontre de Yann et Gaud.

Culpabilité de Gaud qui empêche Yann d'aller pêcher. Gêne partagée, les 2 personnages se rapprochent peu à peu, se raccrochent à des souvenirs communs, des moments vécus ensemble, même si lointains.

Fin du dialogue : immense déclaration de Yann : « *Il n'y a que vous dans Paimpol pour m'avoir fait manquer cet appareillage ; non, pour aucune autre, Mademoiselle Mével* »

>>> Cette scène sera leur plus beau souvenir.

Il s'agit d'un souvenir dans le souvenir

Première extase, bonheur d'avoir déjà vécu des instants en commun.

Scène de bal mais surtout scène de rencontre.

Très proche de la scène de rencontre de LA PRINCESSE DE CLÈVES. Tout le monde attend qu'ils soient ensemble, le public ne doit avoir aucun doute qu'ils sont destinés l'un à l'autre.

Les personnages le savent aussi « *vous savez, il n'y a que vous dans Paimpol...* »

Mais il s'agit d'un amour tellement haut, unique, puissant qu'il ne peut fonctionner. Il est voué à l'échec, mais d'une intensité fulgurante.

Rencontre et tout de suite aveux : brutal.

Il faut dans cette scène rendre les personnages très grand, ce qu'ils ne sont pas de prime abord.

Yann = « *Fantasmagorie* » + « *oiseaux du large* » : à charger

Yann = « *vous croyez ?* » : *lui n'y croit pas du tout*

Yann doit être un peu crâneur au début de son dialogue avec Gaud. « *Avez vous froid ?* » regard appuyé de Yann avant cette réplique pour la justifier. « *Non. Non. Je n'ai pas froid. Je suis fille d'islandais* » Gaud

ne doit pas partir trop vite après le premier « non ». Le reste de la réplique est sur un ton détaché, léger.

Pendant ce temps Yann grimpe sur le banc. « *A huit ans j'ai commencé à naviguer* » Très personnel « *J'étais l'ainé, mais je n'avais que 8 ans* » très fort, car très jeune. Gaud regarde au lointain, vers le public. « *Du temps que mon père...* ». Elle leurs cherche des points communs : à 8 ans, rapport à la pêche, peut être qu'ils sont un peu pareils... etc.

Gaud s'éloigne vers cour. Yann descend sur la réplique suivante pour la rejoindre. « *Oui. Oui. Oui. ...* »

En se rapprochant de lui, Gaud s'accroche énormément à ce début de souvenir, qui est important car il les rapproche. Le souvenir revient d'un coup, son débit de parole s'accélère. On s'engouffre dans les souvenirs communs, quitte à extrapoler. Elle s'assoit. « *Puisse son sang ne jamais plus couler à flot* » Adressé à lui, comme une prière, une demande, un pacte. Lui peut donc y répondre en la rassurant « *A mes cotés il ne craint rien* » « *Partir. Revenir.* »

>>> Ceci est très important car ça va se reproduire. Ils vont encore être séparés.

Sur l'acceptation à la fin, ne pas perdre de rythme !

**Cette scène est dirigé vers le passé, les souvenirs. La scène de rupture est dans le présent. La scène de la demande en mariage va vers l'avenir.**

#### SCÈNE 5 : EN ORIENT

*Sylvestre Moan*

Sylvestre raconte son voyage.

Il faut prendre le temps. On doit sentir le temps s'écouler, comprendre que c'est un long voyage, que tout le monologue ne tient pas en une journée.

Contrairement à Yann, il est là parce qu'il n'a pas le choix.

Il n'a pas le désir du voyage et part un peu par hasard, parce qu'on l'a forcé. Il est très jeune et fais ce qu'on lui dit de faire.

C'est encore un enfant, il est innocent et prend ce qu'on lui donne. Le public découvre un peu le personnage, et c'est lui qui est mystérieux, plus que ce qu'il voit et raconte.

Et peu à peu il se révèle à nous.

Mais peu à peu, il commence à avoir ce désir du voyage. En tant que gabier, au dessus du bateau, il est tout puissant, au niveau de Dieu, sans en avoir conscience. Dans ce voyage il découvre beaucoup. Il compare toutes ces nouvelles choses avec ce qu'il connaît.

**La mer est la seule chose qui le rassure car il la connaît déjà.**

Ce monologue ne présente que des « premières fois », des découvertes pour Sylvestre. Malgré toutes ses découvertes, il n'est pas un explorateur, il ne peut pas rapporter ce qu'il a vu, et tous les souvenirs qu'il a accumulés sont dilapidés à sa mort.

Il ne raconte que ce qu'il voit, mais il ne sait rien. Des étapes tristes cadrent son récit. Tristes car : rien de nouveau sous le ciel.

Tout ce qui lui arrive est toujours fortuit, il découvre l'Inde mais n'y reste qu'une heure.

Sylvestre vit des choses qu'il nous donne. Il faut nous raconter une histoire. C'est un journal de bord tenu pour les souvenirs, et sans aucune

prétention d'écrivain.

A la fin du monologue il est déjà un peu grandi « *je me demande quand je me battraï pour de vrai* », il attend le combat.

Cette réplique doit surprendre. Il est devenu soldat, c'est un point de non-retour.

Entrée décidée, affirmée : j'arrive pour vous dire ce que je fais.

« *Je suis Gabier, je vis dans la mâture* » fier « *J'évite les soldats entassés..* » Cela le fait rire. « On s'est arrêté deux fois sur la côte de Tunis... », « *j'ai vu des hommes très bruns...* » il est fasciné par ce qu'il voit. **Ne pas baisser d'intensité sur Tunis, c'est une première escale, c'est excitant.** « *... une sorte de long canal* », très mystérieux, c'est étrange, il ne sait pas vraiment ce que c'est. **A mettre plus en valeur.** « *Cette lente promenade...* » Élargir « *Et puis, une autre mer...* », étonné, désabusé, presque enfantin « *Je me chante parfois tout bas...* » sur le ton de la confiance, cela le rassure. **En marchant de profil tête baissée. Continuer cette marche sur « l'eau, la mer, la lumière... » « L'eau, l'air, la mer [...] morne et écrasante** » Il n'en peut plus, il est éreinté par le voyage « *C'était l'Inde* » mystérieux « *Du haut de la hune [...] perdre dans les plaines* » pause, laisser le temps au public de visualiser la procession, le canal... « **escale d'une heure seulement** » défaitisme heureux. « *On forme ensemble une petite Bretagne de souvenirs* » Encore une confiance « *Cinq mois à présent d'inaction et d'exil* » ennui profond. Dit au lointain, dos à la bâche. « *Je me demande quand je me battraï pour de vrai* »

Il est passé de l'innocence de l'enfant à l'âge adulte, de gabier à soldat. On ressent quand même comme un désir dans cette dernière réplique, une attente. Il sait qu'il est là pour se battre.

Sur la fin de son voyage, il « bâcle » un peu son récit. Il est ballotté, « déposé », « emporté » comme un sac, et raconte ce qu'il voit de manière très factuelle.

Dans le début, bien marquer la différence entre la 1ère partie « je suis gabier » et les bédouins → énorme rupture dans la voix. Découper le regard à différents endroits de la salle. Il faut éviter l'effet Spirou reporter. C'est un « **dépaysement extrême** ». Il y a presque quelque chose de lourd voire un peu glauque dans cette formulation. Les silences sont très importants, car ils représentent le temps qui passe.

FIN DU MONOLOGUE : Sylvestre se recule dans la toile plastique, ça floute l'image, et le panneau B s'appuie devant lui.

## SCÈNE 6 : LA RUPTURE

Marie Gaos, Gaud Mevel, Yann Gaos

### Scène pivot, retournement atroce.

Justifie les 2 ans d'attente.

Dans cette scène, Yann, très fier, méprise Gaud. Il n'assume pas ses sentiments pour elle, même si au fond il l'aime. Il refuse de se marier à elle par fierté. Il commence par se braquer, reste toujours très distant, répond par, des phrases « guillotines » très courtes et très cassante : « Non. Rien. De reproches je n'en ai point à vous faire »

Il emploie exceptionnellement le prénom *Margaux*, ce qui le rend toujours plus distant. Il s'efforce à montrer cette distance en invoquant leurs différentes classes sociales.

Malgré cela, Gaud lui redit son désespoir et combien elle l'aime.

>>> (À voir si Marie entre sur le changement de décors)

Marie entre à cour en marchant vite, elle passe au milieu des 2 bancs et s'arrête face au public. Elle dévisage le public en tournant la tête pour que ce soit visible. Cette entrée doit être déterminée, ne pas ralentir la marche sur la fin du déplacement.

Elle dit sa première réplique livre fermé. « *Paimpol* » doit être grave Puis elle regarde le livre, l'ouvre, le feuillette avant de reprendre « *Gaud se tient debout...* » .

Gaud apparaît de derrière le panneau B **après** la première phrase de Olivia, pendant qu'elle tourne les pages du livre.

« *Gaud se tient debout...* », Cette réplique doit être dite sur un ton détaché, comme une simple lecture. Elle laisse retomber le livre sur « *C'est que Yann...* » et de nouveau elle s'adresse au public. **Modif** : « *c'est que Yann est en haut* »

« *Ma chère Marie* » Gaud s'assoit sur le banc, Marie s'assoit par terre au bout du banc. « *Oseras-tu vraiment lui parler de tout cela* » en attaquant plus, bien changer de ton par rapport à ce qui précède.

Le monologue de Marie intervient désormais au milieu de la réplique de Gaud, après « *Je ne pourrai le supporter* ».

« *Ah Sylvestre, si tu étais là...* » Sandra se rapproche et prend la tête d'Olivia dans ses bras. Il faut plus de réaction quand Olivia lit la lettre sur le passage horrible des oiseaux qui meurent. Elle voudrait arrêter mais est obligée de continuer à lire.

« *Où serons nous dans 4 ans ?* » à Gaud « *Une fois, des nuées de petits oiseaux [...] vent de tempête* », raconter une histoire sur « *tempête* » Gaud se lève et se place dos au mur.

Puis Gaud reprend : « *Il descend. Je dois lui parler à présent qu'il est ici* » Quand Yann arrive, Sandra doit s'appuyer sur le fait qu'il ne la regarde pas.

« *Monsieur* », très fort, elle l'appelle, peut-être étonnée elle même par la force qu'elle met dans cet appel. « *s'il vous plait* » L'invitant à s'asseoir. « *À moi ?* » Yann s'assoit dos à nous, ainsi on ne voit pas ses sentiments, c'est un mur. « *Venez vous seulement de retrouver le chemin ?* »

On doit ressentir une certaine agressivité.

Juste après « *Que vous ai-je fait ? ...* » Yann amorce un départ et Gaud se lève, elle le retient avec « *Oh, ne vous dérobez pas* » Yann se rassoit en biais, un peu face public.

Désormais le public peut mieux lire ses sentiments sur son visage (un peu mieux...) « *Je contemple la mer comme vous...* » Comme une prière à lui de

revenir à elle, et comme un aveu. « Parce que malgré tout je vous... » Gaud se rassoit sur le banc, « position 1 »

« Vous ne répondrez pas » Laisser un temps avant cette phrase, pour garder cette tension où elle espère toujours qu'il répondra. « Je vous aime » dans un souffle « Je vous entends. [...] Adieu » Cette réplique est **horrible**, elle doit être très dure, très grave.

Gaud doit réagir comme si c'était un coup de poignard. Mais Yann ment de son côté, et c'est très dur pour lui aussi

Quand Marie entre, elle va à jardin vers la sortie de Yann. Il se lève sur « non » et sort sur « Adieu » « reviendra-t-il ? Reviendra-t-il à moi ? » est adressé au public. « *Dehors il neige...* » Ca la rassure, c'est ce qu'elle voit. Mais aussi signifie : Ma vie continue, pourquoi ma vie ne s'arrête-t-elle pas ?

« *La neige effacera son sillage [...] le monde* », à Marie.

#### SCÈNE 8 : AGONIE

*Sylvestre Moan*

#### IL FAUT PRONONCER LES « E » MUETS

- « Au coin de ma bouche »
- « une minute »
- « Cela me rassure de le savoir là »

Sylvestre a deux monologues de vision : l'un concerne l'inconnu qu'on découvre, et l'autre porte sur des choses qu'il connaît très bien et qu'il revoit en pensées.

C'est le souvenir qui rappelle à lui de belles images. C'est un nouveau voyage vers l'inconnu. Les banalités le rassurent. Il ne faut surtout pas être trop triste (notamment dans la voix). Il faut bien rythmer ce monologue pour ne pas s'enfoncer dans le pathos. Ne pas prendre trop de temps.

Il dit les choses assez simplement, il n'y a ni refus, ni colère, ni haine. Il a une certaine sérénité, il n'a pas peur.

Sylvestre joue une sorte de détachement, parce que ce qu'il vit est trop dur.

C'est lui qui rappelle à lui ces images de Yann et de sa grand-mère pour passer ce moment.

Au moment où il nous parle, il s'est déjà détaché des faits. On est dans l'expectative.

« *Un soleil blanc* » rageux, agressif « *Le soleil m'éclaire toujours* », tout continue, et tout continuera sans lui. Cela sonne comme une injustice. Il faut s'appuyer sur le soleil.

« Yann » doit être bien projeté, il faut s'appuyer dessus.

« *La nimbe...* » symbole fort, à mettre en valeur.

« *Il fait si froid tout à coup* » c'est son âme qui s'est refroidie.

Cette phrase est très importante, presque violente.

On atteint le point le plus haut de la pièce, et lui s'en échappe. Alors que tout ne sera plus qu'effondrement, lui s'élève.

## 1. « La mort de Sylvestre » | Pierre Loti | PÊCHEUR D'ISLANDE (1886)

Il se débattait maintenant ; il râlait. On épongeait aux coins de sa bouche de l'eau et du sang, qui étaient remontés de sa poitrine, à flots, pendant ses contorsions d'agonie. Et le soleil magnifique l'éclairait toujours ; au couchant, on eût dit l'incendie de tout un monde, avec du sang plein les nuages ; par le trou de ce sabord ouvert entraient une large bande de feu rouge, qui venait finir sur le lit de Sylvestre, faire un nimbe autour de lui.

... À ce moment, ce soleil se voyait aussi, là-bas, en Bretagne, où midi allait sonner. Il était bien le même soleil, et au même instant précis de sa durée sans fin ; là, pourtant, il avait une couleur très différente ; se tenant plus haut dans un ciel bleuâtre ; il éclairait d'une douce lumière blanche la grand'-mère Yvonne, qui travaillait à coudre, assise sur sa porte.

En Islande, où c'était le matin, il paraissait aussi, à cette même minute de mort.

Pâli davantage, on eût dit qu'il ne parvenait à être vu là que par une sorte de tour de force d'obliquité. Il rayonnait tristement, dans un fiord où dérivait la Marie, et son ciel était cette fois d'une de ces puretés hyperboréennes qui éveillent des idées de planètes refroidies n'ayant plus d'atmosphère. Avec une netteté glacée, il accentuait les détails de ce chaos de pierres qui est l'Islande : tout ce pays, vu de la Marie, semblait plaqué sur un même plan et se tenir debout. Yann, qui était là, éclairé un peu étrangement lui aussi, pêchait comme d'habitude, au milieu de ces aspects lunaires.

... Au moment où cette traînée de feu rouge, qui entraient par ce sabord de navire, s'éteignit, où le soleil équatorial disparut tout à fait dans les eaux dorées, on vit les yeux du petit fils mourant se chavirer, se retourner vers le front comme pour disparaître dans la tête. Alors on abaissa dessus les paupières avec leurs longs cils - et Sylvestre redevint très beau et calme, comme un marbre couché...

## 2. « La mort de Sylvestre » | Olivier Dhénin | Transposition dans la scène 8 de PÊCHEUR D'ISLANDE (2015)

SOLDAT MARCELIN. - Environ quinze jours après, comme le ciel se faisait déjà plus sombre à l'approche des pluies, et la chaleur plus lourde sur ce Tonkin jaune, Sylvestre, qu'on avait rapporté à Hanoï, fut envoyé en rade d'Ha-Long et mis à bord d'un navire-hôpital qui rentrait en France.

SOLDAT ETIENNE. - Il avait été longtemps promené sur divers brancards, avec des temps d'arrêt dans des ambulances. On avait fait ce qu'on avait pu ; mais, dans ces conditions mauvaises, sa poitrine s'était remplie d'eau, du côté percé, et l'air entraient toujours, en gargouillant, par ce trou qui ne se fermait pas.

SOLDAT PAULIN. - On lui avait donné la médaille militaire et il en avait eu un moment de joie. Mais il n'était plus le guerrier d'avant, à l'allure décidée, à la voix vibrante et brève. Non, tout cela était tombé devant la longue souffrance et la fièvre amollissante. Il était redevenu enfant, avec le mal du pays ; il ne parlait presque plus, répondant à peine d'une petite voix douce, presque éteinte. Se sentir si malade, et être si loin, si loin ; penser qu'il faudrait tant de jours et de jours avant d'arriver au pays, - vivrait-il seulement jusque-là, avec ses forces qui diminuaient ?... Aussi il avait supplié qu'on l'embarquât, au risque de tout.

SOLDAT PIERRE. - À bord de ce transport qui allait partir, on le coucha dans l'un des petits lits de fer alignés à l'hôpital et il recommença en sens inverse sa longue promenade à travers les mers.



SOLDAT MARCELIN. — Seulement, cette fois, au lieu de vivre comme un oiseau dans le plein vent de hunes, c'était dans les lourdeurs d'en bas, au milieu des exhalaisons de remèdes, de blessures et de misères.

SOLDAT PAULIN. — Le mal pourtant ne s'améliorait pas et, dès la première semaine, les médecins pensèrent que la mort ne pouvait plus être évitée.

SOLDAT ETIENNE. — Le matin, il avait fait appeler le prêtre, et celui-ci, qui était un vieillard habitué à voir mourir des matelots, avait été surpris de trouver, sous cette enveloppe si virile, la pureté d'un petit enfant.

SOLDAT PIERRE. — Il demandait de l'air, de l'air ; mais il n'y en avait nulle part ; les manches à vent n'en donnaient plus ; l'infirmier, qui l'éventailait tout le temps avec un éventail à fleurs chinoises, ne faisait que remuer sur lui des buées malsaines, des fadeurs déjà cent fois respirées, dont les poitrines ne voulaient plus.

SYLVESTRE MOAN. — Je ne suis plus là. Si peu. Je me regarde mourir. Me débattre ; râler. On éponge aux coins de ma bouche de l'eau et du sang, qui sont remontés de ma poitrine, à flots, pendant mes contorsions d'agonie. Et le soleil magnifique m'éclaire toujours ; au couchant, on dirait l'incendie de tout un monde, avec du sang plein les nuages ; par le trou de ce sabord ouvert entre une large bande de feu rouge, qui vient finir sur le lit, faire un nimbe autour de ma tête éreintée. — À ce moment, ce soleil se voit aussi, là-bas, en Bretagne, où midi va sonner. Il est bien le même soleil, et au même instant précis de sa durée sans fin ; là, pourtant, il a une couleur très différente ; se tenant plus haut dans un ciel bleuâtre ; il éclaire d'une douce lumière blanche ma tendre aïeule Yvonne, qui travaille à coudre, assise sur sa porte. — En Islande, où c'est le matin, il paraît aussi, à cette même minute de mort. — Pâli davantage, on dirait qu'il ne parvient à être vu là que par une sorte de tour de force d'obliquité. Je m'en souviens bien. Je peux le voir les yeux fermés. Mes yeux sont-ils d'ailleurs encore ouverts ? Sont-ce des larmes qui coulent quand je me souviens de cela ? Un soleil blanc. — Il rayonne tristement, dans un fiord où dérive la *Marie*, et son ciel est d'une de ces puretés hyperboréennes qui éveillent des idées de planètes refroidies n'ayant plus d'atmosphère, et que j'ai si souvent imaginées. Yann, qui est là, éclairé un peu étrangement lui aussi, pêche comme d'habitude, au milieu de ces aspects lunaires. Cela me rassure de le savoir là. Il fait si froid tout à coup. Je ne vois plus rien dans le sabord, la traînée de feu rouge a disparu dans les eaux dorées, l'astre a été englouti. — Mes yeux sont secs.



ESSAI SCÉNOGRAPHIE : L'ORIENT, TONKIN

## SCÈNE 9 : FOLIE D'YVONNE

*Yvonne Moan, Marie Gaos, Gaud Mével*

**Marwéo** : « il est mort » en breton.

La première fois que Marie dit « *Moan, Paul marie sylvestre ...* » elle le dit d'une traite, de manière presque automatique. Elle ne finit pas sa phrase car elle n'y arrive pas, elle s'étouffe sur ses paroles : « *le 14* ». « *Moan* » ne doit pas être doux, comme si elle l'appelait.

« *Quoi ?* » de Yvonne doit signifier « qu'as tu dit, répète le ? » mais pas « je n'ai pas compris »  
« *Décédé, il est décédé* » à Yvonne.  
« *Mort au combat* » doit être très fort, très chargé.

« *Tous sont partis, tous sont morts* »

Il s'agit plus de colère que de lamentations. Elle a **déjà** connu toute cette douleur. Il ne faut pas être dans le pathos. Très factuel. S'appuyer sur les répétitions de « *tous* ».

« *Et les lettres, et les médailles militaires etc* »

Marie les énumère très vite, comme pour s'en débarrasser. « *Tu te souviens, il nous avait écrit cela* »

« *La France avait-elle besoin [...] Tonkin ?* » adressé au public.

« *Singapour* » : doit sonner inconnu, mystérieux. Elle ne sait pas ce que c'est. Cet inconnu lui fait perdre ses repères. C'est comme si elle inventait en même temps, ou essayait de retrouver des images qu'elle ne connaissait que très vaguement.

Elle s'imagine la scène de sa mort. Elle voulait que lui ne meurt pas car il était le dernier.

Lorsque Gaud s'adresse à Yvonne, elle doit être d'une grande douceur, comme si elle s'adressait à son enfant.

Le discours d'Yvonne doit être chaotique.

Yvonne refuse cette mort, Sylvestre ne pouvait pas mourir là, car ce n'est pas l'Islande.

Penser les lamentations de Marie comme des rails qui guident, font avancer la scène.

Lorsque Yvonne s'adresse à dieu, elle peut être beaucoup plus douce, et prendre une voix respectueuse et dans l'incompréhension.

### Déroulé mise en scène

L'entrée doit être décidée, on sait ce qu'on veut : **se lamenter et exprimer sa colère**

Panneau B, trois chaises, de manière symétrique. Elles entrent à cour et viennent à leurs chaises.

Gaud écrit MARWEO, souligne vite de droite à gauche avec sa main droite, puis dans le mouvement elle se retourne et se plaque dos au mur.

**Sandra ne doit pas faire une courbe en soulignant MARWEO, mais un trait droit.**

Donc Yvonne tourne brusquement la tête vers elle, puis tourne aussi brusquement la tête vers Marie quand celle-ci dit « *...le 14* »

Gaud a les yeux fermés jusqu'à « *petits Bouddhas pour Gaud* »

Marie écrit au mur tout en parlant « *Mon, Paul marie sylvestre...* » Elle murmure sans cesse sa litanie pendant que Yvonne soliloque. Mais elle s'arrête quand Yvonne dit « *enfin viendra mon tour...* » Quand Marie donne la boîte à Yvonne, elle la pousse brutalement, elle ne veut pas la garder. « *La France m'a donné sa médaille...* » Marie recule progressivement (jusqu'à buter dans la chaise) pour recommencer à écrire puis elle encadre l'inscription en mode ex-voto ; et Sandra se décolle progressivement du mur et avance très lentement vers Yvonne.



Quand Marie retourne écrire, c'est bien que Yvonne ne parle pas tout de suite.

À la fin Yvonne devient folle et tente d'effacer « MARWEO »

#### SCÈNE 11 : LE RETOUR

*Gaud Mével et Yann Gaos*

Dans cette scène, Yann revient vers Gaud, et très gêné, la demande en mariage. Mais maintenant c'est Gaud qui est pauvre et hésite.

Yann cite par cœur des phrases qu'elle lui avait dit lors de leur rencontre, preuve qu'elle n'a pas quitté ses pensées pendant 2 ans.

#### Monologue de Gaud :

« *La Léopoldine* » en criant.

« *Triste nom* » long, appuyé.

Premières phrases très tristes, puis en colère : « *Mais, Yann.* » très dur, craché. À ce moment elle le déteste. « *Que ne me suis-je détaché de lui ...* » elle est en colère autant contre elle que contre Yann. « *Bientôt, je serai seule.* » chargé d'angoisse, en pensant à la grand-mère qui va bientôt mourir.

« *À quoi bon vivre, à quoi bon travailler, et pour quoi faire ?* » anti-Tchékhov, Gaud se révolte, elle est anéantie.

La réponse à sa question est : Pour Yann. « *Yann* », effet Tara (AUTANT EN EMPORTE LE VENT)

« *En Bretagne* » doit être très détaché, repère géographique connu du public.

Le dernier « *Yann* » est prononcé dans un soupir. « *Qu'éprouvera-t-il en me retrouvant...* ». Elle fait des conjectures, rêve que Yann va venir la retrouver, et pense au peu de dignité qu'il lui reste alors qu'elle est « *pauvre* ».

Elle n'en peut plus, tout cela est trop pour elle.

Ce monologue est comme un air de soprane dans un opéra, une litanie, très lyrique, dans laquelle elle dit ce qu'elle ressent.

Dans la suite de la scène, les personnages sont dans l'espoir.

Ils vont être heureux, **ça y est, c'est beau**.

Lorsque Yann arrive, Gaud change de ton, elle est complètement retournée. Gaud est choquée par la demande de Yann qui est inespérée, et lui a dû faire d'immenses efforts d'humilité pour faire sa demande.

Elle perd pied car Yann vient lui demander quelque chose après ne lui avoir **pas parlé pendant 2 ans**.

Tout doit s'accélérer, elle a des palpitations, elle brûle. L'extase du bonheur est de nouveau à portée de main. Les répliques de Yann et Gaud sont très serrées et enchaînées, très fluides, tuilées, comme si une voix unique parlait en continu. Signe d'une union, d'une fusion entre les personnages.

On sent que Yann veut protéger Gaud. C'est une scène énorme, archi-romantique, qui doit booster tout le monde après *La folie d'Yvonne, Agonie, etc...*

**C'est l'unique scène où ils se parlent**, ils se rentrent dedans.

Yann crie « *Margaux* ». « *si vous voulez toujours* » : rester sur cette intensité « *Vous avez donc du cœur* » : doit s'enchaîner très vite, elle se recule jusque devant les arcades.

Il vient derrière elle pour le « pardon ».

Ce début de dialogue doit être très fort, on attend ça depuis des années. Gaud doit laisser résonner le 1<sup>er</sup> « *Margaux* » avant de répondre. Yann doit plus amorcer son déplacement vers Gaud, il hésite un peu avant d'aller lui prendre la main. « *Que me demandez-vous ?* » doit être énorme. Gaud est très étonnée, Yann ne lui a pas parlé pendant 2 ans !

« *Nous pourrions faire notre mariage* » : bien qu'elle se retourne à ce moment-là. « *Je suis anéantie* » : à mi-voix, comme un aparté « *le froid tombe sur vos épaules* » Comme dans la scène de rencontre, il ne sait pas quoi dire... « *Vous entendez le grillon...* » il peut se rapprocher, pour la rassurer.

L'extase se propage et grandit peu à peu.

>>> C'est leur amour, plus fort que tout qui provoque le printemps, les fleurs, le grillon etc...

Gaud peut regarder de nouveau le public sur « *oh, il fait doux au contraire* ». Il faudrait qu'elle ait les cheveux attachés pour qu'on voie son visage quand elle se blottit contre l'arcade. Le grillon sera à cour, le buisson à jardin.

Bien que Yann arrive par derrière quand il lui demande pardon. « *Entendez-vous dans le mur* » : incisif « *c'est pour cela que j'ai langui* » dur, on doit percevoir l'énervement et le reproche Yann doit changer de voix lorsqu'il cite les paroles de Gaud.

**La pièce prend le spectateur dans ce qu'il n'attend pas**. Elle a envie de mourir, elle n'espère plus rien, et c'est le moment où Yann revient, c'est un coup de théâtre.

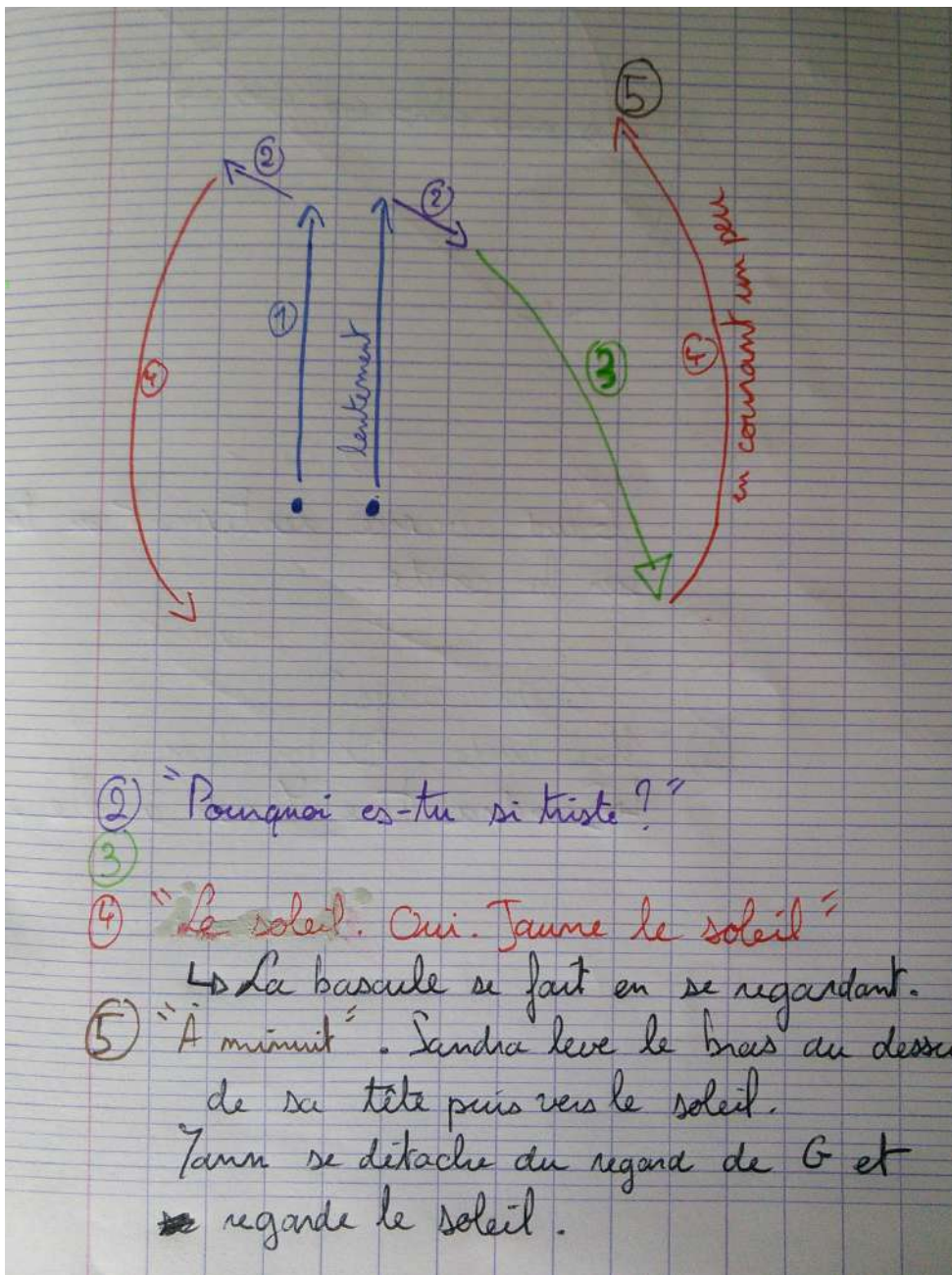
## SCÈNE 12 : LES ADIEUX

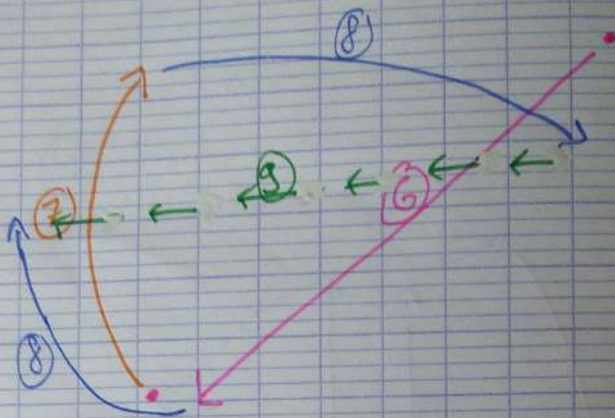
Yann et Gaud sont déjà sur scène car cela fait suite à la scène du retour. Quelqu'un apportera un voile à Gaud. Pendant que le chœur décrit l'action, ils sont de dos, en cortège.

Cris : « vive la mariée » etc. par le chœur. Yann et Gaud doivent anticiper les mouvements décrits par le chœur.

« *La chapelle des naufragés* » Bien articulé « *nos noces* » prononciation, bien articulé, appuyer sur 2<sup>ème</sup> [no] « *On rencontrerait là ce gros ballon triste...* » presque en riant, tellement c'est banal.

« *Etrange pays, soleil renversé, triste sont les jours* ». Triste et suspendu, le calme avant l'orage. « *triste pays...* » : doit être atone, comme une liste de courses « *Il n'y a pas de paysage sans les arbres* » très innocent





⑥ "reflets de soleil mort"

Gaud avance lentement en tirant sur la corde.

⑦ "Dans ce ciel très couvert"

⑧ "Triste pays"

③ "Une londe. Et toi dessus..."

↳ Sandra tire Yann à elle.